



## La boîte

*Originaire de la région parisienne, Annick Demouzon vit désormais dans le Sud-Ouest. Si elle pratique depuis toujours l'écriture, ce n'est que depuis peu qu'elle a fait le choix d'y consacrer davantage de son temps et de tenter d'être publiée. Elle a ainsi été lauréate de plusieurs concours depuis 2005 (Rotary-club de Bourges, Mably, Milly-la-Forêt, Académie du Var, l'Écho de Limoges, Centre régional des lettres de Basse-Normandie, Skyprods, RTBF, Florilège, Sicoval, CROUS de Toulouse, Police de Liège, Lire en Fête, Châtelailon... et, maintenant, L'Encrier renversé) Elle a publié un recueil de poésie aux éditions Saint-Germain-des-Prés : Sur le chemin de l'oiseau-feuille. Et certaines de ses nouvelles ont été éditées en revues (Harfang, Sol'Air, Évasion littéraire, Le Frisson esthétique, Florilège... mais aussi en recueils collectifs (notamment chez Luce Wilquin et Accord) ou sur Internet. Une nouvelle a été mise en ondes sur RTBF-La Première. Le reste de ses activités se partage entre l'orthophonie et la musique ainsi que la peinture sans oublier la marche au vert... et la culture du potager...*

**L**A CÉRÉMONIE S'ACHÈVE – dans le bruit. Le vacarme des haut-parleurs pour oublier la mort, déjà si peu sensible, derrière tout ce fatras. La mort, une idée qui passe, juste une idée...

Elle cherche auprès d'elle, par habitude, la présence aimée, d'un geste de la main, là où il était toujours.

Il n'est pas là. Sa main a caressé l'absence.

En face, un mur dressé, un mur de casiers exigus : niches à défunts, prisons, enclos ridicules. Ils sont là, tous, enfermés à jamais, collés les uns aux autres, dans leurs dernières boîtes... entre des murs de béton...

Il n'aimait pas le béton.

Devant elle, un charnier de bois, dressé dans le vent, droit tourné vers le ciel – en dernière offrande. Le corps se dessèche lentement. Un jus lourd coule et suinte et rejoint le sol, aussitôt avalé par la vie, cette vie qui grouille encore – déjà – toujours –, là, vers les profondeurs de la terre, et qui va s'en repaître... la vie qui déjà recommence.

Non. Le charnier s'est fait bûcher. Le corps flambe. Une pluie d'étincelles. L'odeur âcre de la chair brûlée qui s'élève

et rejoint le ciel – encore lui – toujours : la vie des morts vers le ciel. Des cendres s'éparpillent. Elles s'accrochent aux cheveux des vivants...

Elle a relevé d'un geste fluide et léger son voile de soie rouge et, à son poignet, de lourds bracelets d'or et de cuivre tintinnabulent – un cliquetis inutile et macabre.

Macabre ? Non...

Les cendres dispersées deviendront vie, seront terre et renouveau... espérance.

Il aurait aimé...

Mais pas la mort – ici – en boîte... la mort comme une honte.

Le bruit des haut-parleurs – fort, trop fort – ne parvient pas à couvrir le vacarme des fours, ces hauts-fourneaux de la mort...

C'est long. Trop long. Vite, partir ! Être ailleurs !

Incinéré...

C'est ainsi pourtant qu'il a voulu que cela soit... Il a fallu s'incliner... mais elle regrette.

C'est fini.

On lui tend la boîte, une boîte laide et ridicule, très laide et très ridicule – lui.

À nouveau, un geste dans le vide, à ses côtés. Elle vérifie... Non, il n'est pas là, où il devrait.

Mais est-il vraiment dans cette boîte hideuse ?

Elle soulève le couvercle de faux argent ciselé. Une poudre grise, à reflets bleutés, à reflets d'or, à reflets de pourpre..., des reflets délicats, très jolis, et très propres : lui. Comme un écho de ce qu'il fut, une réminiscence un peu vague, un relent de sa vie.

Ici ou là, une brisure d'os mal consommé – indécente.

Pas une larme ne s'écoule de ses paupières. Cette chose, ce n'est pas lui. Que va-t-elle en faire ?

Elle s'endort d'un sommeil précis et appliqué, un sommeil profond... Rude journée...

# Demouzon : La boîte

Elle s'est éveillée soudain.

À côté d'elle, à nouveau, elle tâte la place vide... Elle a cru y retrouver son corps tiède et cette odeur de sueur et de rêve à son flanc. Elle enroule autour d'une jambe invisible sa jambe glacée... Il était toujours là.

Quelque chose la brûle ! Comme un feu. Elle retire vivement sa chair outragée et se replie sur elle-même – seule – toute petite, minuscule, accrochée au bord du vide, loin, loin de l'autre inaccessible... si loin... si loin... Où ?

Un moment, tournée vers l'absence, qui, au fond, l'aspire et l'appelle, elle reste immobile. Sans un geste. Ses mains s'enroulent autour de ses épaules – d'un mouvement dérisoire, comme une croix de marbre lourd sur sa poitrine. Elle retient son souffle mais, malgré elle, il s'exhale et, lentement, en elle, reprend sa place, dans un tressaillement large et docile de ses poumons trop vivants... et il recommence. Elle n'y peut rien.

« Je vis », se dit-elle. Elle ne devrait pas.

Elle constate. C'est tout. Sans joie. Sans peine. C'est un fait.

Mais elle ne devrait pas.

Pas sans lui.

Dans la nuit mauve, où déjà se dessinent des reflets d'aurore, elle se lève, nu-pieds, nu-pattes. En chemise.

« Tu vas prendre froid.

– Mais non. J'ai l'habitude.

– On dit ça. »

Il ne le dira plus...

Elle trotte ainsi jusqu'à la cuisine, et ses pas, sur le sol glacé, font lever autour d'elle, dans le silence de la maison, des clapotis de chair trop vivante : bruits mats, bruits secs, bruits mouillés, bruits avides et spongieux – provocants.

« Tu vas prendre mal. »

Dans la cuisine, elle a fait couler un verre d'eau. Elle l'avale, elle le rince, et le met à sécher, cul en l'air, sur l'égouttoir à côté.

Elle s'assied – en chemise – nu-pieds – et elle attend...

Elle ne sait pas quoi... Elle sait seulement qu'elle doit attendre... et que, désormais, elle ne fera plus qu'attendre... Sa vie nouvelle. Sans lui.

Et puis... les flots – enfin ! – en elle. Le chagrin, jusque-là retenu, interdit, inexprimé. Le chagrin prohibé. Libre, enfin !

Heureusement, la nuit est là, qui veille et la protège. Personne ne la voit. Elle est seule sur sa chaise, seule avec sa douleur, qui a trouvé son issue, et elle pleure. Elle pleure... Elle dégorge à l'infini ce sentiment étrange qui l'a envahie depuis plusieurs jours et qu'elle n'a pas voulu reconnaître avant.

Elle pleure et ses yeux s'écoulent sur ses joues, sur ses lèvres, sur sa gorge, sur ses bras nus et sur ses pieds glacés, au sol, en ruisseaux. Il assèche en elle cet énorme vide, cette absence qu'elle ne peut accepter et qui doit trouver son chemin hors d'elle. Exit !

« Pourquoi as-tu fait ça ? » hurle-t-elle à sa souffrance.  
« Pourquoi as-tu fait ça ? » hurle-t-elle, aussi, à lui.

Ses mots jetés ont fait vibrer des éclats de métal aux casseroles des murs. Ils lui reviennent au cœur, comme un écho : « ... as-tu fait ça ? ».

Oui... pourquoi ?...

C'est fini.

L'aube a blanchi le bord des volets. Elle ouvre les fenêtres. Les volets claquent contre les murs. Elle est seule, bien seule.

Elle regarde le soleil embraser l'horizon d'une lueur inconnue, qu'elle n'aime pas. Une lueur étrange, comme un élan de vie, qui voudrait renaître et continuer. Malgré...

Autour d'elle, le jardin a pris des teintes indécises, pointillées de cette attente sourde que fait lever le début du jour...

Elle prépare deux cafés. Un pour lui. Un pour elle. Dans sa tasse à lui, elle met trois sucres.

« Bec sucré », dit-elle. Il rit.

Il ne rit plus.

Elle dit – à haute voix, pour bien s'entendre et tout à fait être sûre : « Il ne rit plus. », et elle rit – elle – pour lui, à sa place. Comme il aurait aimé qu'elle fasse.

Le téléphone sonne.

Elle répond :

« Oui... Oui... Merci... Non... Non... Oui... Oui... Ça va... Oui... Non... Merci... Non... Oui... »

La pitié... la pitié... Elle n'en veut pas ! Elle le voudrait – lui.

Il serait là... Et elle pourrait lui dire « n'oublie pas de... » ou « tu devrais... tu as encore... ».

Bien sûr, il n'aimerait pas. Mais il serait vivant et ce serait bon de l'entendre râler, se justifier, se défendre, accuser : « Ce n'est pas moi ! » (Qui, alors ?...) « C'est parce que... Oh ! et puis zut ! »

Et ils pourraient se disputer, encore et encore, comme ça... pour des riens, comme on fait toujours... parce que c'est ainsi qu'on s'aime...

Alors ils bouderaient, chacun de son côté, et pas un ne voudrait céder et il finirait par dire (ou elle) : « Mais c'est de ma faute », et ils se mettraient d'accord, avec au cœur encore un peu de cette colère, et de la peur..., et ils recommenceraient, un autre jour, pour les mêmes brouilles, les mêmes petites choses sans importance : la brosse à dents qui traîne, une porte pas fermée, la lumière qui, sottement, a brûlé toute la nuit... Mais il serait là !

Elle allume une lampe. Exprès. Et elle l'éteint aussitôt :

« Tu aurais pu penser à éteindre... »

– Oh ! zut !

– Mais... Enfin... Tu pourrais me répondre sur un autre ton... »

Non. Il ne répond rien... Il n'a pas élevé la voix. Il ne boude pas. Il n'est pas là. Elle est seule.

Ils ne pourront plus se disputer – jamais.

Le téléphone encore :

« Oui... Oui... Non... Non... Ça va... Bien sûr... Oui... Oui...  
Merci... »

Toute la journée, le téléphone.

« Que vas-tu faire des cendres ?  
– Quelles cendres ? »

Elle a pensé à la cheminée pleine. C'est lui qui la vidait. Il est parti sans avoir eu le temps. Il prenait un seau. Il l'emplissait de cendre, doucement, lentement, pour qu'elle ne s'échappe pas en pluie sur les meubles ou ne s'accroche aux murs... Il l'étalait ensuite au pied des rosiers et des plantes – au jardin...

« Ça fera de l'engrais et c'est bon pour le sol... »

La pluie mouillait un jour la poudre grise et blanche, et elle se diluait petit à petit dans les feuilles, dans les fleurs, dans les fruits... où la buvait – à pleines goulées – la vie.

Mais elle entend :

« Euh... enfin... euh... »

Et, soudain, elle comprend :

« Ah ? Oui ?... Je ne sais pas.

– Il n'a rien dit à ce sujet ?

– Non. Rien.

– À personne d'autre ?

– Je ne crois pas. »

Elle a raccroché.

C'est vrai, il y a ça, aussi, auquel il faut penser : que faire de ses cendres ? Qu'aurait-il aimé, lui ? Il a seulement dit « incinéré ». Mais après ?... Les laisser dans la boîte ? Les poser sur une étagère ? Sur la table de nuit ? Dans le salon ?

Non... La boîte est trop laide. Et puis, aurait-il aimé demeurer pour toujours à l'étroit, lui qui aimait les vastes étendues, les grands espaces, respirer l'air des cimes... La liberté... Le disperser dans le vent, alors ?... mais où ? Et en quel lieu digne de lui ? Et aussi, comment, alors, pouvoir le retrouver, aller à sa rencontre ? Non. Pas le perdre tout à fait ! Elle va y réfléchir... Ce n'est pas urgent.

Hier, au retour, elle a laissé la boîte sur la table du salon – machinalement.

Elle y est toujours. Elle s'assied juste en face et la regarde un long moment... comme si, elle, cette boîte, allait lui répondre... ou bien comme si, lui, là, de l'intérieur, allait lui parler, lui dire : « Tu sais, j'aimerais... » ou « Je me verrais bien... » ou « Ça me plairait de... »

Bien sûr, il ne dit rien. Il ne peut plus rien dire.

Alors elle soulève le couvercle.

Dedans, il est gris, poudreux, avec des éclats légers, impalpables, presque graciles, touchés çà et là d'un peu de blanc, un joli blanc, en vagues discrètes, et par-dessus, comme un arc-en-ciel aquarellé, si dilué qu'on le devine à peine..., un simple rappel, l'ouverture d'un rêve...

Elle le trouve beau.

Entre ses doigts, elle a saisi une pincée de poudre et l'a portée à ses lèvres.

Un peu déçue, elle n'y retrouve pas – comme cependant elle l'avait espéré – le goût de son corps, de sa peau tiède et parfumée, cette exhalaison si particulière qui était la sienne et qui lui aurait confirmé : « Oui, c'est lui. C'est bien lui. » À la place, elle découvre un goût étrange et inconnu, un parfum surprenant, mais subtil et délicat, et ils font connaissance...

Et, bientôt, c'est lui. Très vite, c'est lui. Désormais elle ne pourra plus l'oublier.

Penchée au-dessus de l'urne funèbre, elle inhale, encore et encore, avec une volupté farouche et coupable, cette odeur furtive qui monte vers elle. Un trouble étrange l'a envahie, une béatitude qu'elle ne peut s'expliquer...

Elle repose avec délicatesse le couvercle hideux de faux argent ciselé, et elle quitte la pièce à pas vifs...

Elle sait.

Le téléphone à nouveau. Ah ?... Non... la porte.

Elle va ouvrir :

« Bonjour... Ça va ?

– ...

– Je peux entrer ?... Alors, tu as trouvé ?

– Quoi ?

– Les cendres ?

– Ah ?... Oui... Les cendres... Oui... Oui... J'ai trouvé. »

Pourtant, elle ne dit rien. L'autre essaie de savoir... mais, elle, elle ne répond pas. Elle n'entend pas. Elle parle d'autre chose : de lui (très peu), de la vie, avant, après, et toi ? et les enfants ? et ton travail ? veux-tu une tasse de thé ? de café, alors ? non rien ? dans ce cas, au revoir... une autre fois... à bientôt... merci de ta visite...

Enfin seule. L'autre est repartie. Ouf ! La porte refermée.

Elle n'avait pas – pas du tout – envie de parler de lui, surtout pas de lui, de la mort, de sa mort...

Non, il n'est pas mort. Pas vraiment. Pas pour elle.

Elle ne voulait pas en discuter, le voir disparaître, poussé au-dehors par les mots, ces mots qui tuent, ces mots qui disent, ces mots qui précisent, la mort en mots, les mots pour dire la mort – à coup sûr... Elle, elle ne veut pas. Elle ne veut pas faire de sa vie un souvenir, un lieu de mémoire, un monument d'oubli...

Il est là. Elle a toujours besoin de lui.

Elle retourne dans la cuisine. L'eau de la bouilloire est un peu refroidie. Elle la remet un instant à chauffer.

Dans le grand buffet de noyer, qui sent bon la cire d'abeille et la térébenthine, il est là, entre le pot à café et le pot à sucres, et il l'attend.

## Demouzon : La boîte

Elle a déjà versé dans la tasse la poudre du café, du café soluble, comme il l'aimait - deux cuillerées, une pour lui, une pour elle - et trois sucres - pour lui. Elle, elle ne met jamais de sucre dans son café. « Sans sucre. Merci. »

Elle glisse, avec amour et une tendresse calme - comme une évidence - ses doigts avides le long du pot, un pot en tous points semblable aux deux autres, qui l'embrassent de chaque côté, sucre, café, comme il aimait - le café, c'était sa passion. Il en buvait tant et plus. Et elle l'attire vers elle. Dessus elle a écrit « lui », à la place de « pâtes », avec un cœur ridicule sur le « i », en guise de point, comme elle faisait déjà quand elle avait quinze ans... Les pâtes, elle les a mises ailleurs...

Elle soulève avec lenteur - une lenteur voulue et délicieuse de retenue, comme un bonheur arrêté dans le temps et que rien ne peut plus toucher - le couvercle rouge de métal émaillé. Et il est là, reflets de cendre et de moire. Il est beau. Il est doux au regard. Et il n'a pas changé.

Elle dit - c'est un murmure :

« Tu vois, je t'ai préparé un café - comme tu l'aimes, exactement comme tu l'aimes. »

Une pincée, juste une. Elle l'inhale. Une odeur de vie, et le parfum, par-dessus, du café sucré.

Il est là. Il vient vers elle. Elle l'a retrouvé. Il ne pourra plus la quitter. Jamais plus. ■